

## TRADUCTION ET CONSTITUTION DE L'IDENTITÉ

### POSTFACE

#### LA TRADUCTION DE L'ÉCRIVAIN

**L**ES TRAVAUX DE NOTRE colloque ont mis en évidence un phénomène d'autant plus significatif qu'il n'était nullement envisagé au départ : le rôle spécifique des écrivains dans l'histoire de la traduction. Il est apparu que presque tous les conférenciers ont choisi un écrivain pour objet de leur étude et je me suis ainsi trouvée incitée à m'interroger à mon tour sur certains aspects de la traduction qui sont propres à la constitution d'une identité d'écrivain et à la formation d'une œuvre.

À commencer par le commencement : le choix du texte à traduire. On constate que, pour un écrivain, il s'agit déjà d'une prise de position. Avec l'œuvre, on choisit une matière poétique, une esthétique, une éthique. Ce qui est en jeu, avant même que ne s'engage l'acte de traduire, c'est tantôt la transmission d'une pensée sociale et morale (Wezel traduisant Defoe) tantôt la propagation d'une nouvelle esthétique (George traduisant Mallarmé). Enfin, de façon plus intime, il peut s'agir pour le traducteur d'élaborer une poésie propre et un style personnel. Tel est, par exemple, l'objectif de Kuhlmann et, de toute évidence, aussi celui de Heinse lorsqu'il s'éloigne de Dorat pour se tourner vers L'Arioste, Le Tasse et l'Italie de la Renaissance. Dès ce choix initial, la traduction se place donc dans un contexte plus vaste, elle croise d'autres pratiques d'appropriation comme l'emprunt, la citation ou tout simplement la lecture. Disons que la traduction, de même que la constitution de florilèges ou la prise de notes de lecture, pratiques qui se rencontrent chez nombre d'écrivains de Montesquieu avec son *Spicilège* à Jean Paul et ses innombrables cahiers de notes, puis à Leopardi et son *Zibaldone*, participe de ce mouvement de création où lecture et écriture se croisent et où l'emprunt et l'invention se mêlent. « Traduire est un acte d'amoureuse collaboration ». La lecture, somme tout, aussi.

Si le choix du texte dit déjà quelque chose sur la signification de l'acte, la manière de traduire est, bien sûr, plus révélatrice encore. Il me semble que si, dans leur détail, les formes d'appropriation et de transformation sont différentes pour chacun des auteurs évoqués, l'intention essentielle, la visée sont comparables. Il s'agit toujours de faire du texte étranger le soutien de sa propre pensée et le support d'une recherche poétique, créatrice, personnelle. La traduction se change en exploration d'une nouvelle esthétique et de nouvelles formes, dont elle ouvre l'accès. C'est ainsi qu'opère Mallarmé lorsqu'il transpose en prose la poésie lyrique de Poe, ou encore Baudelaire quand il transforme l'essai programmatique qu'est *The Philosophy of composition* en récit d'une pratique d'écriture par l'effet d'un simple changement de titre : *Genèse d'un poème*. Traduire devient ainsi une

expérimentation poétique, comme c'est sensible dans la réinterprétation et la sécularisation de l'allégorie par Kuhlmann.

Au-delà de leurs spécificités historiques, les pratiques des traducteurs, de Kuhlmann à Du Bouchet, font apparaître un certain nombre de constantes qui semblent caractériser de façon générale les conditions de la traduction chez les écrivains. Elles trouvent sans doute leur première définition théorique dans le romantisme allemand, mais sont présentes dans la pratique et la pensée des traducteurs avant comme après cette époque. La théorie des romantiques repose sur l'idée que toute traduction est simultanément un acte de réflexion, de critique et de création. Friedrich Schlegel place ainsi sur le même plan l'intelligence critique et l'aptitude à la traduction. Et à son tour, Novalis déclare « Übersetzen ist so gut dichten, als eigene Werke zustande bringen ». (Lettre à A. W. Schlegel du 9-11-1797). Cette conception sera constamment reprise et explicitée par les écrivains qui se consacrent à la traduction. À notre époque, H. M. Enzensberger la résume d'une sentence : « Die Übersetzung ist die intensivste Form der Kritik ». <sup>1</sup> Il rejoint ainsi à la fois la pensée de Schlegel, pour qui la traduction est un acte d'intelligence réflexive et celle d'Ezra Pound, qui définit le travail du traducteur comme un acte de « criticism by translation ». La traduction agit à la manière d'un révélateur qui met à jour à la fois « wunderbare Erfindungen und heimliche Mängel, technische Höhenflüge und blinde Stellen » (Enzensberger, encore). Mais traduire est aussi une autre manière de faire l'apprentissage du métier d'écrivain. Cette expérience avait déjà été décrite par Valéry à propos de son expérience de traducteur de Virgile :

Au bout de quelque temps que je m'avançais dans ma traduction, faisant, défaisant, refaisant, sacrifiant ici et là, restituant de mon mieux ce que j'avais refusé tout d'abord; ce travail d'approximations, avec ses petits contentements, ses repentirs, ses conquêtes et ses résignations, m'inspira un sentiment intéressant [...]. J'eus, devant mon Virgile, la sensation (que je connais bien) du poète en travail. <sup>2</sup>

On pourra trouver chez nombre d'écrivains modernes des réflexions similaires, comparant ou identifiant opérations de traduction et processus d'écriture. Marina Tsvetaïeva analyse ce rapport avec beaucoup de finesse : « C'est mieux en allemand : *Nachdichten!* Tout en suivant la trace d'un poète, frayer encore une fois la route qu'il a déjà frayée. Soit pour *Nach*, mais il y a *dichten*, le toujours nouveau ». <sup>3</sup>

Ce « toujours nouveau » nous rappelle que toute traduction est un acte de libre appropriation. Elle se trouve ainsi dans le voisinage de l'imitation, de la parodie, du pastiche, du capriccio et peut être considéré comme une forme parmi d'autres de ces exercices. Pour Valéry Larbaud, la traduction était une sorte de plagiat sublimé. Enzensberger a joint la pratique à la théorie et le recueil de ses propres traductions porte le titre : *Geisterstimmen* et le sous-titre *Übersetzungen und Imitationen*. Il s'agit d'entendre dans l'œuvre d'autrui des échos, voix fantomatiques qui viennent s'imposer au poète. Traduire apparaît alors comme la meilleure manière d'affronter ces obsessions. Ainsi se crée une

bibliothèque secrète de l'écrivain ou encore, selon l'expression de Enzensberger : « Vielleicht sogar ein Spiegelbild, in dem man das Selbstportrait eines Dichters erblicken kann ». <sup>4</sup>

Pour notre réflexion, ces propos sont à retenir. Ils montrent bien que le cas des poètes traducteurs n'est pas seulement l'une des figures de la traduction littéraire, mais qu'il constitue l'exemple le plus manifeste de l'affirmation d'une identité à travers une activité de traduction. Peut-être faut-il expliquer ainsi le fait que, dans le champ littéraire, le cas des traducteurs professionnels ait moins retenu l'attention dans les exposés que nous avons entendus, alors qu'il était présent dans les autres domaines des transferts culturels. C'est que pour l'écrivain, et pour lui seul, le texte d'autrui devient le support sur lequel le moi pose son reflet palimpseste. Reste à savoir s'il est alors légitime de parler encore de son identité comme d'une *construction*. Est-ce que l'identité de l'écrivain, est-ce que son écriture ne se constituent pas plutôt dans un *mouvement*, et plus précisément dans une sorte de reflux qui le reporte de la langue étrangère vers sa propre langue et vers les défis qu'il y doit affronter? Cette interrogation me conduit à m'arrêter un instant sur ce qui est en question dans les pratiques contemporaines de la traduction littéraire.

Dans les conférences consacrées à la traduction littéraire l'acte de traduire est souvent apparu comme un acte de pouvoir, comme une entreprise poétique, créative ne comportant ni conflits ni contraintes insurmontables. On peut se demander si tel est encore le cas de nos jours. Le nombre des écrivains traducteurs est aujourd'hui plus grand que jamais : Jaccottet, Du Bouchet, Thomas, Bonnefoy en France, Nelly Sachs, Celan, Fühmann, Kunze, Eich, Handke en Allemagne – et la liste pourrait être aisément allongée. Mais en même temps, l'acte de traduire s'est trouvé très fortement mis en cause. La réflexion sur le thème : qu'est-ce que je fais lorsque je traduis? prend aujourd'hui souvent une tournure existentielle. Yves Bonnefoy ne parle plus d'appropriation mais d'une expérience poétique « refoulée », que la traduction contribue à libérer. Surtout, la discussion sur la traduction rejoint le grand débat sur le langage : langue maternelle, langue d'autrui, langue de la poésie. Du coup le rapport entre traduction et identité s'est tendu. Il est devenu parfois plus dramatique, parce qu'il touche directement à un autre problème, au rapport intime de la langue et du moi. Si Julien Gracq souhaite que ses livres « tiennent tellement à la langue qu'ils en soient pratiquement intraduisibles » c'est que la traduction menace ce qui est pour lui l'essence de la poésie : l'identité du sens et du mot. Il est vrai que, de son côté, il a entrepris ce qu'il appelle « une traduction libre » de la *Penthesilée* de Kleist. Il réécrit alors Kleist en suivant sa pente propre, seul moyen de retrouver cette adhésion à la langue qui est le fondement de toute poésie. Mais il est intéressant de voir qu'il ne l'envisage que dans le sens d'une appropriation de l'œuvre d'un autre et non d'un possible pour ses propres écrits.

Une autre expérience contemporaine, d'ordre historique cette fois, a fait surgir de nos jours le problème du langage. Je pense au phénomène de l'émigration et aux perturbations qu'il induit nécessairement dans la relation à la langue maternelle. L'apprentissage d'une langue étrangère ou l'enfermement dans une langue qui cesse d'être celle de l'usage quotidien a contribué à troubler le rapport de l'écrivain à sa langue.

Si Canetti s'est félicité du partage qui s'était, grâce à l'exil, instauré entre le langage du quotidien (l'anglais) et la langue de l'art (l'allemand), si Nabokov a vécu l'appropriation d'une nouvelle langue comme un renouvellement stimulant pour sa créativité, beaucoup d'autres écrivains ont vécu la perte (ou l'éloignement) de la langue maternelle comme une perte du moi. « Die Notwendigkeit, sich eine Sprache zu erhalten, eine Frage auf Leben und Tod » écrit Peter Weiss qui, émigré en Suède, tente d'abord d'écrire dans la langue de son nouvel environnement. Et il ajoute :

Später verstand ich, daß dies bedeutete : die Identität zu wechseln. Der Versuch, die schwedische Sprache als Ausdrucksmittel zu benutzen, mißglückte. Was ich zustandebrachte, war nur Sekundäres, es waren Übersetzungen aus tieferen, originalen Schichten. Ich mußte zurückkehren zu den Grundlagen meiner Person, und diese waren definiert worden in der Sprache, die ich während der Kindheit und Jugend lernte.<sup>5</sup>

Pour un autre poète déraciné, Claude Esteban, le partage de l'écriture, la « disjonction » de deux langues, peut au contraire s'apaiser par l'action de la poésie elle-même qui dicte son choix à l'écrivain :

Je n'avais pas à choisir. Toutes les langues se valent, mais la poésie, plus encore que le lieu où s'est inscrit un destin, décide de celle qui sera la nôtre. Il peut se faire que ce soit la langue que nous considérons comme seconde. Mais ce partage ne dépend pas de nous. Seul le bilingue, par une étrange tentation de l'esprit, croit qu'il peut aller d'un idiome à l'autre à sa guise. Mais il ne vit qu'à la surface de lui-même. Il s'épuise dans la relation; il est en perpétuelle errance, tout persuadé qu'il se veuille de ses pouvoirs d'ubiquité.<sup>6</sup>

L'expérience de l'émigration confirme ainsi combien la traduction traverse à la fois le champ culturel et social, celui de la création littéraire et celui du langage, de l'identité collective et individuelle. Elle nous permet ainsi d'observer une réalité qui est à la fois expérience intime de l'écrivain et appropriation commune d'une civilisation. Par tous ces traits, l'histoire de la traduction offre un observatoire privilégié à l'étude de la constitution des identités individuelles et collectives qui forment la culture d'un pays et d'une époque.

---

## Notes

1. Hans Magnus Enzensberger, *Geisterstimmen*, Frankfurt, Suhrkamp, 1999, p. 392.
2. *Les Bucoliques de Virgile*, in Valéry, *Œuvres*, Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 213.

3. In *Rilke, Pasternak, Tsvetaieva, Correspondance à trois*, Gallimard, 1983, p. 15.
  4. *Geisterstimmen*, p. 392.
  5. Peter Weiss, *Notizbücher 71-80*, Frankfurt, Suhrkamp, 1981, t. II, p. 724.
  6. Claude Esteban, *Le partage des mots*, Gallimard, 1990, p. 165.
- 

Source : Boie, Bernhild et Sylvie Le Noël (dir.) (2002), *Traduction et constitution de l'identité*, Tours, Université François Rabelais, coll. « Littérature et nation », n° 26, p. 199-205.